



Douze jours au

# Tribulations d'une Québécoise

Le 14 mai dernier, la majorité des forces populaires philippines réitéraient leur opposition au président-dictateur. L'atmosphère des deux semaines est...

par Francine

« Est-ce que ça vous impressionne ? », me demande un jeune homme. Il est à peine 8 h, il fait 37° et 100% d'humidité. Campés dans un ravin poussiéreux devant l'usine de la Holland Milk, sous le regard gêné d'une statue de la Vierge soigneusement dressée dans un coin, une vingtaine de travailleurs philippins en grève nous observent. Il y a quelques jours, deux des leurs ont été tués et un autre sérieusement blessé par les militaires. Pourtant, ça sourit ferme sur la ligne de piquetage et les chansons fusent, tantôt militantes, tantôt sentimentales.

Aux Philippines, les mots «solidarité internationale» ne sont pas des paroles en l'air mais, au contraire, une stratégie consciencieusement mise en pratique par la

gauche révolutionnaire afin de bâtir des appuis à l'étranger.

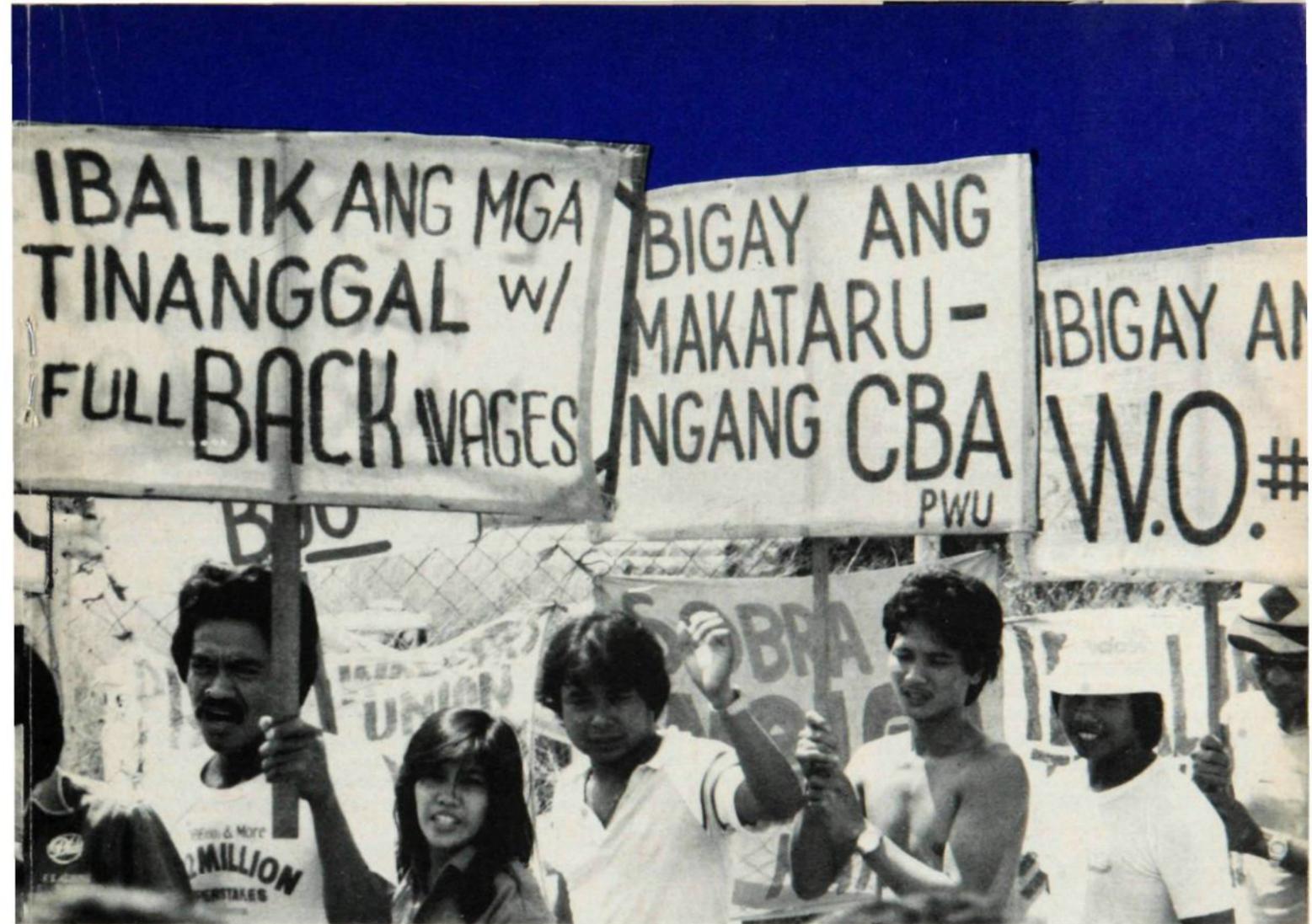
Et cela explique pourquoi je me retrouve – ainsi qu'un Américain d'Hawaï, un Philippin vivant aujourd'hui en Californie, un Chinois de Hong Kong, un Néo-Zélandais, un couple irlandais et un autre norvégien, trois Malais, six autres Canadien-ne-s et 19 Japonais-e-s – sur des lignes de piquetage à Manille et dans d'autres lieux plus incroyables encore.

Pour la plupart syndicalistes, journalistes, féministes et/ou étudiant-e-s, nous sommes invité-e-s par le KMU (Mouvement du 1<sup>er</sup> mai, fédération des syndicats de gauche) à titre de «délégation étrangère», c'est-à-dire pour agir à la fois comme observateur-e-s et, dans une certaine mesure, comme leur garantie de sécurité, juste à la veille des importantes élections du 14 mai

dernier.

Le cas de la Holland Milk n'est pas unique : il y a des milliers d'histoires de ce genre aux Philippines. Mais Smokey Mountain restera peut-être le plus «vif» de mes souvenirs. Car «la montagne fumante» – ou «cent ans d'ordures», nous dit Father Mike en approchant du site – est le dépotoir de la ville de Manille. Plus saisissante encore que l'odeur ou les mouches, reste la vision de centaines de cubicules de tôle ou de carton presque proprement étalés sur un flanc de cette montagne de déchets fumants.

Cinq mille familles vivent là, pour une raison bien simple : hommes, femmes et enfants gagnent leur vie à récupérer tout ce qui est récupérable : vieilles boîtes de conserve, toiles, bouteilles, paniers... qu'ils revendent ensuite au recyclage. Parfois, ils trouvent aussi de quoi se nourrir dans ce



Piquet de grève devant l'usine Philec à Manille

du Tiers-Monde

# Américano-béchoise aux Philippines

Le dictateur des Îles, Ferdinand Marcos, en boycottant des élections législatives plus ou moins truquées. Quelle était la situation des semaines précédentes ?

de Francine Pelletier

fouillis d'objets indésirables. C'est ainsi que Smokey Mountain constitue une mini-société où l'on travaille, mange, fait l'amour, élève des enfants et meurt.

Entre deux piles de butin, une femme se fait tranquillement poser des bigoudis ; un peu plus loin, une enseignante comme on en voit partout annonce «Anita's Cantine». Imelda Marcos, femme du président et, comme par hasard, maire de la ville, a beau vouloir reloger ces gens dans des «communautés modèles», au moins 40% d'entre eux reviennent : ils ne retrouvent ni leur milieu social ni, surtout, de travail dans ces endroits toujours trop éloignés.

«C'est bien que les touristes voient ça», nous dit une femme à qui nous demandons la permission de la photographier. Ou, comme disent les habitants de Tondo, un bidonville de Manille, réputé pour son

organisation militante : «Nous ne sommes pas d'accord avec la théorie selon laquelle nous serions insupportables à la vue.» C'est que Smokey Mountain ou Tondo ne témoignent pas seulement de l'endurance humaine, ce sont aussi des exemples de la grande politisation des Philippines. Tous ceux et celles dont nous demandons l'avis sur les élections prochaines répondent : «Boycott !»

En d'autres mots, ces Philippin-e-s s'opposent à la dictature de Ferdinand Marcos, au gouvernement américain qui l'a mise en place, à l'exploitation et à la répression qui en résultent. Partout où nous allons, en ville ou en campagne, chez les laïcs ou les religieux, chez les hommes ou les femmes, chez les pauvres ou les moins pauvres, nous voyons transparaître le même phénomène : un pays saisi par la

volonté et le courage de milliers de gens qui, chacun à leur manière, travaillent à ce que ça change. C'est peut-être ce qu'il y a de plus impressionnant aux Philippines.

## Justice for Aquino, Justice for All

Si cette détermination politique, aussi bien articulée que sentie, est aussi palpable, c'est beaucoup à cause de l'assassinat, le 21 août 1983, de Benigno Aquino,<sup>1</sup> me confirme l'une de mes nombreuses interlocutrices. Aquino, «qu'on aurait facilement oublié s'il était mort d'une crise cardiaque», est devenu le héros national, qui symbolise tous les assassinats, toutes les injustices, tous les crimes perpétrés par le régime depuis près de 20 ans et plus particulièrement depuis

1/ Voir *La Vie en rose*, janvier 1984 : «Dictature dans les Îles», par Francine Pelletier, p. 49.

PHOTO: DANIELE LACOURSE

que Marcos imposa la loi martiale en 1972.

Pour plusieurs, la mort un peu trop spectaculaire de cet ex-sénateur revenu au pays pour tenter la «réconciliation nationale» a été un abrupt réveil aux réalités du pays. C'est notamment le cas des hommes d'affaires et des fonctionnaires qui, du jour au lendemain, manifestaient tout de complets vêtus dans les rues chic de Makati,<sup>2</sup> s'organisaient en comités, parlaient de renverser le dictateur. Mais, de façon générale, cela a été la goutte qui a fait déborder le vase. Car, depuis 1979, sévit une crise économique qui a fait dégringoler la valeur du peso à deux reprises, a causé une inflation et un chômage sans précédents et a littéralement paralysé l'exportation dont dépend l'économie philippine.

Plus que la répression – ce sine qua non d'une dictature – l'économie aura donc fini par être le talon d'Achille de Marcos. Car la crise vient démentir toutes les promesses faites à la classe moyenne, une classe qu'on n'a ni ignorée, ni exploitée, ni réprimée comme on l'a fait des plus pauvres. Dans le plan économique de Marcos, les paysans et les défavorisé-e-s des villes devaient être «sacrifiés» pour permettre ce qu'il



Un jeepney particulièrement bariolé appelait «le développement par en haut».

La mort d'Aquino n'a pas fait qu'aggraver la crise économique – c'est alors que les investisseurs étrangers ont fui comme des coquerelles – elle a donné Marcos en pâture à tous les secteurs de la population.

La crédibilité du régime, en dégringolade depuis quelques années déjà, fut alors atteinte à un tel point que le gouvernement des États-Unis, inquiet pour ses bases militaires et pour les intérêts économiques américains, imposa la tenue d'élections «libres, honnêtes et propres». Bien sûr, tout comme les élections au Salvador et au

Guatemala plus tôt cette année, les élections philippines du 14 mai auront été essentiellement «un exercice de relations publiques soigneusement orchestré par une puissance étrangère, les États-Unis, afin d'influencer sa propre population».<sup>3</sup> Bref, une campagne de propagande privilégiée par l'administration Reagan désireuse d'obtenir les appuis nécessaires à la poursuite de sa politique de «big business and big guns».

On a beau faire miroiter les «valeurs démocratiques» ainsi qu'envoyer des observateurs – qui trouvent immanquablement que les élections sont une bonne affaire – un fait demeure : les États-Unis ont souvent contribué à remplacer des régimes démocratiques par des régimes de mesures de guerre : le Brésil en 1964, le Chili en 1973, le Guatemala en 1954, les Philippines en 1972, la Thaïlande en 1975, la Turquie en 1980.

Le gouvernement américain, au fond, ne tient qu'à trois choses : que le régime en question soit anticommuniste,<sup>4</sup> qu'il soit disposé à être guidé par la politique américaine et qu'il traite avec considération les multinationales et les investisseurs étrangers. Si c'est le cas, les élections lui importent peu : «Les États-Unis appuient ces régimes non seulement lorsqu'il n'y a plus de démocratie mais même lorsque des milliers de gens sont terrorisés et torturés.»<sup>5</sup>

## From Tarlac to Tarmac

Les Philippines savent tout ça. C'est pourquoi ils ne ratent pas une occasion de crier leur mécontentement. Seulement dans le mois qui suivit l'assassinat d'Aquino, 165 démonstrations de masse ont eu lieu dont la plus fameuse, «From Tarlac to Tarmac», a réuni un demi-million de personnes et a couvert 150 kilomètres, de la ville natale de Benigno Aquino au nord de Manille jusqu'à l'aéroport où il a été tué.

D'ailleurs, les manifestations aux Philippines ne durent pas quelques heures, elles prennent au moins toute la journée. On n'y marche pas, on joggé : imaginez 50 000 personnes qui spontanément se mettent à courir dans la rue ! On ne se limite pas à une ville, on manifeste à travers le pays ; mieux encore, on traverse le pays – tout au moins l'île principale de Luzon ou celle de Mindanao au sud – à pied ou en «jeepney», ces véhicules typiquement philippins.<sup>6</sup> Ce sont

4/ Portant un toast à Margaret Thatcher, il y a quelques années, Reagan déclarait : «Il faut voir loin, voir à un temps où il n'y aura pas de communistes. Un temps où le monde se souviendra de nos adversaires seulement pour avoir participé à un triste et plutôt bizarre chapitre de l'histoire humaine.» *New York Times*, 5 avril 1981.

5/ Tiré de *Demonstration Elections*, ibid.

6/ Sorte de jeeps allongées et superbement bariolées.

les fameux «lakbayan» et «sakbayan» qui exigent une interminable organisation et obligent les manifestant-e-s à se réfugier dans les églises, la nuit, par mesure de sécurité.

Les groupes participant à ces diverses manifestations sont aussi incroyablement nombreux. C'est à en perdre la tête quand on essaie de se tracer un petit organigramme ! Mais on comprend vite que c'est la prolifération qui importe, autant pour des raisons de sécurité (on ne sait plus très bien qui est qui) que pour la mobilisation à la base. À noter aussi : on s'organise toujours par «secteurs», c'est-à-dire par groupe socio-économique : étudiant-e-s, paysan-ne-s, travailleurs-euses, religieux-euses, professionnel-le-s. Mais quel que soit le groupe, la question centrale demeure : «Dismantle the US-Marcos Dictatorship»<sup>7</sup>.

Ce qui peut surprendre, par contre, c'est l'appui évident accordé à la NPA (National People's Army), c'est-à-dire à la guérilla, qui depuis 1968 n'a fait qu'accroître son efficacité et son importance. Ne l'appelle-t-on pas, sourire en coin, les «Nice People Around»<sup>8</sup> ? Mais la NPA, c'est en fait l'armée du Parti communiste, un parti très underground dans un pays très catholique. C'est aussi une véritable armée qui joue dur. Comment expliquer une telle sympathie populaire ?

«Je ne serais pas une «Filipino» si je n'appuyais pas la NPA», me répond une dame très bien mise, bourgeoise de toute évidence, en attendant le début d'une réunion du WOMB (Women to Ouster Marcos and Boycott). Une autre, qui en 1976 s'est jointe à la guérilla en y amenant sa fille de deux ans, déclare sans ambages : «C'est la plus haute expression de la lutte.»

Bien sûr, il y a une part de romantisme, pour ne pas dire d'héroïsme, dans le fait de devenir une hors-la-loi, dans le maquis, en mission dangereuse, soumise à une discipline rigoureuse. Mais si la NPA reçoit un appui aussi enthousiaste que répandu, c'est qu'elle accomplit un travail essentiel et de façon assez impeccable. Tout le monde sait, y compris Marcos et l'administration Reagan, que la gauche révolutionnaire est la plus grande menace pour le gouvernement actuel comme pour les intérêts américains. C'est d'ailleurs la seule faction politique que les États-Unis ne sont absolument pas prêts à voir comme solution alternative à Marcos.

Il se peut que nous ayons – en Amérique du Nord comme en Europe – des réticences face à une solution violente et à une manière passablement masculine de régler les conflits. Mais il faut bien se dire que

7/ Démantelons la double dictature de Marcos et des États-Unis.

8/ Littéralement : gentilles personnes autour !

2/ Le Wall Street de Manille.

3/ Tiré de *Demonstration Elections*, «United States staged elections in the Dominican Republic, El Salvador, Vietnam and the Philippines». Il m'est impossible de compléter la référence de ce texte dont j'avais noté des extraits ; juste avant l'atterrissage à Manille, nous eûmes la consigne de jeter tout document «compromettant», pour éviter les problèmes avec la police et la douane philippines.

«dans le Tiers-Monde, la pauvreté et la répression sont extrêmes et il serait arrogant pour nous qui sommes sur le «dessus» de dire aux gens «en dessous» qu'ils ne devraient pas prendre les armes. Leur résistance armée est toujours compréhensible et mérite notre plein support, le système créant la pauvreté et l'impuissance étant bien plus obscène que l'acte d'un guérillero.<sup>9</sup>

## Théologie de libération dans les barrios

Ce qui aide davantage à comprendre l'engagement révolutionnaire du peuple, ce sont tous ces religieux et surtout ces religieuses qui, loin d'être cloîtré-e-s dans leurs institutions respectives, sont parmi les personnes les plus engagées et les plus touchantes que nous avons pu rencontrer. Elles sont certainement en partie responsables du fait que les Philippines sont aujourd'hui arrivées à un point de non-retour, c'est-à-dire au renversement sans doute assez rapproché du présent régime et à l'instauration sans doute assez éloignée d'une véritable démocratie populaire. Car c'est à ce clergé de gauche qu'on doit les fameuses «communautés chrétiennes de base», ce concept issu de Vatican II qui a littéralement changé l'allure du pays, surtout depuis l'imposition de la loi martiale en 1972.

Le point de départ de ces groupuscules formés à partir des quartiers populaires (en ville) et des barrios (en campagne) est la lecture de la Bible, ou plus précisément de ses «aspects libérateurs». Mais les besoins matériels des gens étant considérés au même titre et même avant leurs besoins spirituels, il en résulte une véritable réorganisation sociale qui va parfois jusqu'à la création d'écoles autonomes.

Mais quel esprit anime ces soeurs pas comme les autres, peu appuyées par la hiérarchie catholique, ou protestante, et toujours minoritaires, mais dont l'impact est indéniable ? Une religieuse explique : «Mon implication dans la lutte pour la libération ne m'a pas fait perdre la foi mais, au contraire, l'a purifiée. Petit à petit [...], j'en suis arrivée au point où je peux laisser à Dieu la liberté d'être ce qu'il est et, même, la liberté d'être ou de ne pas être. Il n'a pas besoin d'être là parce que ma sécurité en a besoin [...] Une nouvelle communauté est en train de naître ici, à partir de la base, d'en dessous, et ma place, aussi modeste soit-elle, est là.»<sup>10</sup>

«All this virtue is getting me down !»,<sup>11</sup> déclare mi-figue mi-raisin le délégué irlandais

d'après dix jours de visite de bidonvilles, de lieux de grèves et d'une prison, de réunions, de «briefings», de conférences et de manifs. (On nous avait avertis qu'aux Philippines, on vit six semaines en deux.) Il faut dire que tous les Philippin-e-s rencontré-e-s semblent tellement efficaces et impliqués – on retrouve les mêmes personnes dans deux ou trois groupes différents – qu'on pourrait se demander ce qu'ils et elles font de travers !

## Toujours la question des femmes

Lors d'une réunion bilan, les délégués irlandais et américain font l'observation que toutes les femmes qui nous accueillent et nous encadrent, dont le travail est fort apprécié, ne semblent pas bénéficier du même rôle d'avant-plan que leurs collègues masculins. Et ils le déplorent.

Bien que les femmes philippines soient loin d'être invisibles ou passives, les deux «John» viennent de toucher un point sensible, à voir le silence gêné qui suit leur remarque. La question des femmes est toujours épineuse mais peut-être l'est-elle encore plus dans un pays qui a tellement d'autres chats à fouetter. À un moment si explosif de leur histoire, alors que chacun et chacune se sent renforcé-e par la lutte collective, les hommes philippins n'ont sans doute pas très envie de se rabattre eux-mêmes le caquet en s'avouant «oppressés», pas plus que les femmes d'ailleurs en se reconnaissant «victimes».

«Il y a un mythe aux Philippines selon lequel les femmes sont les égales des hommes». Les meilleurs hommes du pays !, dit-on souvent. Cela ne nous aide pas à aborder la question des femmes ; on est encore à faire valoir qu'elle existe.» Remy est membre fondatrice de Pilipina, l'un des rares groupes de femmes à se dire et à adopter une orientation féministe.

Il faut dire que le mot fait encore peur. Il a trop longtemps été associé aux images créées par les mass-media : des libertines qui prennent plaisir à brûler leurs soutiens-gorge, des hystériques, des frustrées, des lesbiennes... De plus, tout ce qui vient de l'Ouest suscite une assez grande méfiance. Or, les Philippines sont très décidées à développer leur propre analyse, selon leur propre réalité, et qui oserait leur dire qu'elles ont tort ?

Cette analyse sera sans doute la priorité de Gabriela, une nouvelle fédération de groupes de femmes mise sur pied en mars dernier pour encadrer la mobilisation croissante des femmes, particulièrement depuis la mort d'Aquino. Dans un premier temps, il s'agit surtout de rassembler et d'unifier des groupes dont l'orientation peut sembler assez différente : outre Pilipina et Kalayan (liberté), résolument féministes, la majorité des groupes, tels que WOMB, WOMEN (Women in Media Now) et NOWRP (National Organization of Women Religious



Religieuses manifestant le 1<sup>er</sup> mai

of the Philippines) ont des préoccupations essentiellement nationalistes.

«C'est que tout le monde veut faire de la politique, poursuit Remy. Mon plus grand souhait est que nous arrivions à aborder la question des femmes à l'intérieur de Gabriela. Moi, il m'a fallu me rendre à une conférence en Suède en 1974, où d'ailleurs je défendais allégrement la «nécessité de lutter avec les hommes», pour me rendre compte qu'en 12 ans de militantisme, je n'avais jamais parlé à une femme comme une femme. Plus tard, j'ai organisé des rencontres avec des femmes de Tondo. Pour la première fois, nous parlions non pas d'eau, d'électricité ou de nourriture mais de nous-mêmes. Il faut parler de nous... Quand nous entendons des hommes nous accuser de diviser la lutte en nous penchant sur nos problèmes, ou la fille de notre plus grand historien dire en pleine assemblée «Pourquoi perdons-nous du temps à discuter ces affaires de femmes ?», nous savons qu'il faudra être patientes.» Non, le privé n'est pas encore chose politique aux Philippines.

Il faut dire que la lutte des femmes, quand même amorcée au début des années 1970 avec la création d'un premier groupe, Makibaka, a été brutalement suspendue, comme bien d'autres luttes, par la proclamation de la loi martiale.

Mais si, depuis 12 ans, la «libération nationale» – et tout ce qui s'y rattache : conditions de travail, droits humains, anti-nucléaire, etc. – a fait d'énormes progrès, on ne peut pas encore parler d'un véritable mouvement de femmes.

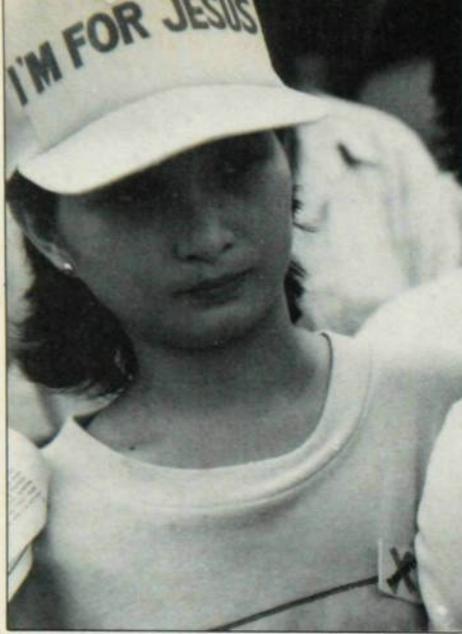
Pourtant, toutes les femmes interrogées prévoient, optimistes, l'émergence d'un mouvement dont Gabriela pourrait être le premier jalon. Et elles possèdent un tel bagage politique, en termes d'analyse, d'expression et d'organisation, qu'on a tout de suite envie de les croire. Elles s'entendent aussi pour ne pas isoler la question des femmes de la question nationale. «Les deux doivent être menées simultanément», affirme Nelia, organisatrice d'un réseau de garderies.

Pointe ici le scepticisme d'une féministe nord-américaine. Après tout, le mouvement féministe n'a-t-il pas pris son envol à partir du moment où il a imposé le principe de son autonomie ? Mais le féminisme, en Amérique du Nord, n'a jamais été en com-

9/ Chris Brazier, «Looking Beyond Violence», *New Internationalist*, juin 1984.

10/ Cité dans *Veritas*, périodique philippin de gauche, mai 1984.

11/ «Tout ce zèle finira par me déprimer !»



Une autre boycotteuse

Plus appréciable encore – et cela m'aide à percer le mystère de la politique philippine – les gens semblent plus à l'aise dans la contradiction, ou la divergence, que nous le sommes généralement.

Par exemple, deux mois avant le scrutin du 14 mai, une partie importante de l'opposition traditionnelle, qui s'était ralliée au mouvement de boycott, décidait néanmoins de se présenter aux élections. On aurait pu s'attendre à ce que ses candidats se fassent traiter de tous les noms, au moins d'opportunistes et de petits-bourgeois (on ne peut pas dire qu'ils ne l'étaient pas un peu !), se fassent accuser d'affaiblir le boycott ou, simplement, qualifier de naïfs. Rien.

Interpellé là-dessus, le sénateur Tanada, patriarche vénéré de la politique philippine, ex-avocat de Benigno Aquino et fervent défenseur du boycott, répond : «Vous savez, les Philippines adorent la fonction publique, c'est quelque chose qui nous est resté des Espagnols.»

Sans doute, mais d'où vient cette compréhension, cette tolérance ? Du fait d'être orientaux dans l'âme, mais latins par tradition et américains par habitude, c'est-à-dire habitué-e-s aux contradictions ? Partout dans Manille, d'énormes panneaux publicitaires affichent une image on ne peut plus kétéine de la famille normale – papa, maman, deux beaux enfants, aux traits plus occidentaux qu'orientaux – et demandent : «À seulement 188 pesos par mois, pouvez-vous vraiment leur refuser une télé couleur ?»

Où est-ce, après la théologie de la libé-

ration, provenant essentiellement d'Amérique Centrale, l'élaboration de la «théologie de la lutte» qui inspire tant de latitude ? Cette philosophie philippine se résume aux faits que les problèmes ne se règlent pas du jour au lendemain, que la lutte sera longue et que tout événement fait partie d'un processus. Alors, aussi bien en prendre son parti. (Nous, il nous faut aller en thérapie pour apprendre la même chose !)

Il faut dire aussi que les Philippines, contrairement à plusieurs pays latino-américains par exemple, ont déjà connu la démocratie, il n'y a pas plus de 20 ans. Bien sûr, ce n'était pas «le Pérou», mais quand on connaît bien ses droits fondamentaux, on est peut-être plus prêt-e-s à mettre le temps et la patience nécessaires pour les retrouver.

La tolérance des Philippin-e-s ne s'explique-t-elle pas, finalement, par le fait qu'on est ici au Tiers-Monde ? Dans un pays où les vidanges débordent des trottoirs, où l'odeur de pourriture nous assaille, où la chaleur nous accable, où le bruit ambiant est phénoménal, où la promiscuité humaine est frappante... mais où les magnolias et les hibiscus sont luxuriants et les gens impeccables de leur personne, où personne ne crie et tout le monde murmure, où l'on apprend à relaxer comme par instinct, où le rire est aussi un moyen de protestation, où l'on vous fait de la place là où il n'y en a pas toujours.

Il y a là une leçon d'humanité difficile à oublier. **FIN**

EN COLLABORATION AVEC  
MOLLY KANE

pétition avec la simple survie, ni même avec un mouvement politique aussi vigoureux, aussi populaire et j'oserais dire aussi progressiste que lui-même. Si cela avait été le cas, où en serions-nous aujourd'hui ?

## Une leçon d'humanité

Et puis, s'il y a une chose que les Philippines vous apprennent, c'est à mettre les choses dans leur contexte. Jamais, au cours de ce séjour, je n'ai l'impression de faire face à une idéologie pure et dure, à des expressions toutes faites, à des perroquets.

## La double torture des femmes

L'histoire de Hilda Narcisco commence dans la nuit du 24 mars 1983, à Davao, capitale de la grande île de Mindanao, au sud des Philippines. Elle séjourne depuis deux jours chez le pasteur Volker Schmidt, en attendant de trouver un emploi de catéchiste dans une paroisse, travail qu'elle a auparavant exercé à Manille. Car, comme tant d'autres aux Philippines, Hilda Narcisco a choisi de travailler «parmi les pauvres».

Elle vient de se coucher lorsque les militaires arrivent. Ils l'arrêtent ainsi que le révérend et ses associés, même sans mandat à cet effet,<sup>1</sup> ils leur bandent les yeux, leur lient les mains et les mènent à un «safe house» pour interrogatoires. C'est là surtout que Hilda est harcelée, brutalisée et, finalement, violée.

«Ils ont essayé de me violer une deuxième fois, mais ils n'ont pas réussi : je me débattais trop. Alors ils m'ont jetée dans un coin, par terre. Un homme a mis son pénis dans ma bouche, un autre me tirait les seins

1/ Hilda Narcisco apprit ensuite qu'un PCO (Presidential Commitment Order) avait été émis à leur égard : on pouvait donc disposer d'eux à volonté sans la moindre justification.

et le troisième essayait de mettre son doigt dans mon vagin. Je voulais vomir. J'avais tellement mal à la tête que j'ai pensé me la fracasser sur le plancher, pour que ça cesse. Je leur ai demandé : «N'avez-vous pas une mère, une soeur, une amie?... Qu'est-ce que vous ressentiriez si on leur faisait cela ?» Ils m'ont répondu que, bien sûr, ils seraient en colère. Et ils ont continué. Pendant tout ce temps, j'entendais les cris de mes compagnons qui résonnaient ailleurs dans la maison.»

Le lendemain, Hilda et ses compagnons sont emprisonné-e-s. On les accuse de «subversion» et on leur fait un procès qui se termine en queue de poisson le 26 juillet 1983, faute de preuves. Ce qui ne les empêche pas de poireauter en prison jusqu'au 9 septembre suivant, alors que Marcos, à la veille de son anniversaire, les gracie, l'humanité lui revenant annuellement ce jour-là.

Il y a présentement près de 1 500 prisonnier-e-s politiques aux Philippines et l'histoire de Hilda Narcisco n'est qu'une parmi tant d'autres. Est exceptionnelle, par contre, la détermination de cette femme à dénoncer la «double torture» des détenues politiques. Dès le début de son emprisonnement, malgré le souvenir de ce qu'elle a vécu,

malgré la peur et l'humiliation qu'elle devrait sûrement subir à nouveau, elle exige qu'une accusation de viol soit portée contre ses agresseurs. Car, selon elle : «Le viol est chose trop fréquente pour les détenues politiques. Je ne peux accepter qu'on nous vole notre dignité de cette façon.»

Et puis, les conséquences d'une telle expérience sont énormes. Hilda Narcisco en est sortie physiquement, psychologiquement et peut-être surtout «spirituellement» atteinte : «Je me suis beaucoup demandé où était Dieu à des moments pareils. Habite-t-il les militaires ? Habite-t-il même les hommes qui se battent pour la justice, la démocratie et la liberté?...» Depuis, Hilda Narcisco prépare un livre sur les femmes et la torture aux Philippines et cherche les appuis nécessaires pour faire débloquent un procès auquel elle tient toujours et dont l'aboutissement serait une victoire majeure pour les femmes.

Aux lettres et aux dons déjà parvenus des États-Unis, de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne et de l'Australie, vous pouvez ajouter les vôtres : Victor J. Helly, Xavier House, P.O. Box 2722, Manila 2800, Philippines **FIN**

F.P.,  
SELON LES INFORMATIONS DE  
DANIÈLE LACOURSE

PHOTO : DANIÈLE LACOURSE